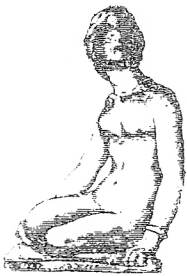


N° 270

# REVUE 8<sup>e</sup> Année ENCYCLOPÉDIQUE LAROUSSE

## Sommaire



Page 953. Les Celtes; par FERDINAND LOT. — 963. Stéphane Mallarmé; par CAMILLE MAUCLAIR. La Poésie de Mallarmé; par CHARLES MAURRAS. — 966. Revue scientifique; par JEAN MASCART, R. JARRY, D<sup>r</sup> PH. POIRRIER, ZABOROWSKI, etc. — 971. Périodiques. — L'Actualité.

ILLUSTRATIONS. — *Celtes*, 28 gravures : sculptures et objets celtiques. — *Stéphane Mallarmé*, 4 gravures : portraits et autographe. — *Revue scientifique*, 4 gravures : portrait, aurore boréale, etc. — *Périodiques et L'Actualité*, 7 gravures : portraits, caricature, carte, case de Dreyfus.

(43 Gravures.)

LIBRAIRIE LAROUSSE  
PARIS. ✻ 17 Rue Montparnasse.

France	25 fr.	Etranger	Un an	30 fr.
Union postale	12 fr. 50	Pages de l'Union postale	Six mois	15 fr.
Union postale	6 fr. 50		Trois mois	8 fr.

Paraît le Samedi!

Le N°: 50 cent.



## Stéphane Mallarmé.

**M.** STÉPHANE MALLARMÉ, mort brusquement dans son ermitage de Valvins, le 9 septembre, à l'âge de cinquante-six ans, vient de terminer une des plus nobles et des plus intégrés existences d'artistes que le culte des lettres ait inspirées. Peu de personnalités furent aussi discrètes, aussi



Stéphane MALLARMÉ.  
Fac-similé d'un dessin de Whistler.

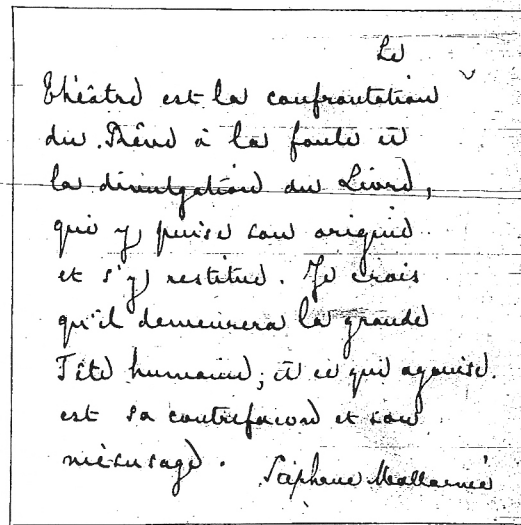
dédaigneuses de la gloire : j'ajouterai que peu furent aussi mal connues. Stéphane Mallarmé fut insulté et loué, en général, également à contresens. Il ne s'en soucia jamais. Quelques amis, et ses manuscrits, occupèrent sa vie. L'homme n'était pourtant point misanthrope; ceux qui l'approchaient en comptant, sur la foi des absurdités et des malveillances de la critique, trouver une façon de sâr mystique, orgueilleux et abscons, se sentaient saisis de respect et séduits irrésistiblement par un homme d'une élégance sobre et hautaine, à la voix exquise, aux yeux lumineusement intelligents, à la conversation pure, élevée et captivante, pleine de bonté et de simplicité. Tous ceux qui ont passé une heure avec Stéphane Mallarmé se sont attachés à lui pour la vie, et ses familiers seuls ont su quel précieux ami, quel conseiller dévoué ils trouvaient dans cet ardent et exclusif artiste.

Il commandait le respect, et par son abord, et par son travail, et par sa vie de pauvreté volontaire, et par son indulgence aux pires vilénies littéraires, et aux basses jalousies qui s'acharnaient contre sa célébrité mystérieuse et son désir de silence. Les gazettes le frondaient: il n'est si petit chroniqueur qui n'ait cru s'illustrer en jetant un caillou dans son jardin solitaire, mais les plus grands créateurs intellectuels de l'Europe, passant à Paris, allaient d'abord le visiter comme leur égal, et la grande déférence de l'étranger compensait la méconnaissance des compatriotes de Mallarmé. Cet idéaliste absolu meurt regretté universellement des âmes les plus rares; depuis Banville, une causerie aussi délicieusement légère et profonde, aussi charmamment française ne s'était pas élevée, une figure aussi honorable pour les lettres n'était point parue.

Stéphane Mallarmé, au milieu du groupe des Parnassiens, se révéla un grand poète, issu de Baudelaire, par des vers dont la forme et l'élevation lyrique sont également admirables: *Les Femmes*, *Le Guignon*, *Les Fleurs*, *L'Azur*, *L'Apparition*, et le fragment d'*Hérodote* avant tout, sont parmi ce que la poésie française a produit de plus émouvant et de plus parfait. Mais Mallarmé n'avait rien de la froideur parnassienne. Il se sépara vite de ses confrères, *L'Après-midi d'un Faune*, si célèbre, marqua la date de la séparation et le premier résultat des recherches esthétiques de l'écrivain. Les poèmes en prose, où brille un court chef-d'œuvre, *Le Phénomène futur*, se rangent dans la première pé-

riode. Dès lors, Mallarmé vécut obscur et seul, jusqu'au jour où les jeunes gens d'il y a douze ans le proclamèrent avec Verlainne digne entre tous de leur admiration, et firent un maître de ce travailleur solitaire.

Mallarmé, saisi, comme Flaubert, par la hantise de la perfection du style, conçut le projet de réformer totalement l'esthétique du vers, en tenant un compte égal de la sonorité des mots et de leur sens, et en modifiant la ponctuation; c'est-à-dire en en faisant un usage tout différent de l'usage prosaïque, et l'employant plutôt comme on fait, en musique, des soupirs et des dièses ou bémols. Il prétendait dégager le vers d'une foule de confusions qu'on en avait faites avec la prose, et lui rendre son prestige de langage sacré, réservé à l'expression de sentiments épurés et abstraits. Ces recherches de linguistique et de prosodie occupèrent Mallarmé de plus en plus scrupuleusement. Disciple de Fichte et de Schelling, il concevait toutes les formes visibles comme les symboles d'idées seules réelles, et cette esthétique métaphysique l'engagea dans la voie du symbolisme, de l'allégorie et de l'art légendaire. Enfin, Mallarmé, tout en récusant la théorie wagnérienne de la fusion nécessaire des arts, et en voulant rapprocher la poésie de la musique sans l'y confondre, admettait que tous les arts ont une racine commune dans l'individualisme, et que le théâtre, présentant à l'homme des êtres humains, avec l'aide du chant, de la danse et de la mimique, est l'art métaphysique par excellence. Ces idées, que je résume ici, comme on pense, très imparfaitement, reposaient toutes sur une conception philosophique et pour ainsi dire mystique de l'art, considéré comme expression suprême du sujet. Elles ont été formulées par Mallarmé dans une série de *Pages*, où l'on trouve entre autres une théorie de la danse d'une inspiration géniale. Le volume *Divagations* les contient et y joint, sur le théâtre, le wagnérisme, le vers, le rôle du poète, de significatives méditations. Les poèmes que Stéphane Mallarmé publiait parallèlement, de temps à autre, n'étaient considérés par lui que comme des essais linguistiques et des exercices de style.



Fac-similé d'un autographe de Stéphane Mallarmé.

En réalité, et mise à part la traduction des poèmes d'Edgar Poe, qui complète Baudelaire et est estimée un chef-d'œuvre par tous les connaisseurs de la langue anglaise, Mallarmé n'a pas eu le temps de réaliser un exemple complet de ses théories d'art.

Il fut un esthéticien, absolument original dans notre époque; il ne professa jamais ni n'endoctrina personne de ceux qui venaient le voir, malgré l'injuste bruit qu'on en a répandu. Nul n'était plus respectueux du jugement des autres, et ne les engageait plus sincèrement à l'individualisme isolé. Il agissait uniquement par le spectacle de sa grande beauté morale et par le prestige de sa personne, qui fit une impression ineffaçable dans sa génération et celle qui la suivit. Il savait tout, et parlait de tout avec sagesse, prêtant son charme à tout ce qu'il touchait.

L'honneur lui reviendra d'avoir été l'unique et complet adaptateur de l'hégélianisme à la littérature pure, le dernier peut-être des esthéticiens, et le plus logique, le plus ferme, le plus délié : il laisse ce souvenir, et celui d'une noble vie stricte et pauvre, d'un magicien de la causerie, d'un « individu » exceptionnel, hors du siècle, et qui ne pourra être comparé à personne.

CAMILLE MAUCLAIR.

## II. — La poésie de Mallarmé (1).

Celui qui voudra demander à la Bibliothèque nationale *Le Vathek* de Beckford (2), réimprimé par les soins de Stéphane Mallarmé avec une préface du même (in-8°, 1876, chez Labitte), lira sur le verso d'une agréable reliure blanc et or les trois lignes suivantes écrites à la main, signés et paragraphés :

« Je remets cet exemplaire à la Bibliothèque nationale en avertissant le lecteur que la préface est une mystification. ADOLPHE LABITTE. »

Adolphe Labitte, « libraire de la Bibliothèque nationale » (c'était son titre officiel), consentait bien à recevoir et à publier Mallarmé ; toutefois, il n'osait envoyer au dépôt légal les œuvres de ce diable d'homme sans dégager sa propre responsabilité. La plupart des critiques qui ont parlé du poète, mort ou vif, ont usé des mêmes réserves que le prudent Adolphe Labitte et gardé leur public de le prendre au sérieux.

Sans doute la préface de *Vathek* et l'œuvre entière de Stéphane Mallarmé ne ressemblent point mal à une mystification. Elles donnent constamment l'idée d'une intelligence plus ingénieuse et spirituelle que vaste ou que profonde, que féconde ou que ferme. Partout l'auteur semble ruser et jouer avec le lecteur. Il affiche un amour du rare si sérieux et si vif qu'on admet difficilement qu'il ait eu le loisir d'aimer la beauté et la vérité. Des personnes qui ont approché Mallarmé ou regardé ses meilleurs portraits, quelques-unes ont rapporté un sentiment qui confirme bien nos impressions de lecture. La tête plaisait, mais elle inquiétait aussi par l'excessive finesse de ses courbes, dont les traits semblaient se replier les uns dans les autres. L'œil voilé et presque dissimulé dans la profondeur des orbites, sous le poids des paupières et la longueur des cils, laissait à peine voir comme une gouttelette indécise l'obscur regard ; mais, entr'ouvert, cet œil singulier trahissait un monde d'idées fixes et de rêveries maniaques. Une tête pareille semblait faite à souhait pour l'idée d'étonner et de piper le monde.

Néanmoins, je crois fermement que cet homme si fin et si clairvoyant put aussi être la dupe de son système. Tout au moins, s'il y eut, à son départ, quelque gageure, dut-il, pour la tenir, la prendre au sérieux. Un système l'enveloppa, et je ne dis pas un système de choix ni de hasard, mais bien le système esthétique professé par les plus brillants de sa génération. Nulle analyse ne dégagera, si loin qu'on la pousse, dans quelles proportions la volonté et la logique, l'entêtement et la foi participent à créer et à soutenir une grande erreur littéraire ; mais l'essentiel, c'est cette erreur en elle-même, quels qu'en soient les ingrédients psychologiques. On ne comprendra rien au cas de Mallarmé tant qu'on ne verra point qu'il représente, l'ayant poussé à l'outrance, la perfection du système des parnassiens et le dernier développement de l'art romantique.

Le romantisme marque un moment de décomposition dans l'histoire de notre poésie. La sensibilité et l'imagination sont par lui affranchies de l'arbitre de la raison. Le goût de l'effet partiel succède à celui des vastes ordonnances et des magnifiques ensembles. La phrase est délivrée des convenances qu'imposaient autrefois l'idée directrice du livre. Elle est indépendante. Elle se met au premier plan. Quand Hugo écrit son hymne au Mot, au Mot considéré comme un être vivant, un observateur attentif peut d'avance prédire que le Mot, affranchi à son tour du joug syntaxique, ne se contentera point de la liberté, mais établira bientôt sa domination sur la phrase, le vers et le poème entier.

(1) Pour la prose de Mallarmé, voir notre article sur *Divagations* (*Revue Encycl.*, 1897, p. 273).

(2) *Vathek* est un conte oriental rédigé en français vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par l'Anglais Beckford. Au bas du privilège du roi se trouve la signature d'un Mallarmé, grand-parent du poète, qui s'éprit ainsi du *Vathek* jusqu'à en publier une édition de luxe, et peut-être même à le traduire en anglais.

C'est ce qui arrive à la génération suivante. Elle fait, il est vrai, un détour. Elle veut d'abord réagir contre certains excès de la révolution romantique. Banville, nouveau Bonaparte, promulgue une espèce de Constitution de l'an VIII : son petit *Traité de poésie française* abonde en prescriptions sévères destinées à garder à la Muse quelque décence. Toutes ces prescriptions, de l'ordre purement formel et extérieur, ne servent qu'à masquer une désorganisation secrète qui ne s'arrête point. Notre histoire littéraire ressemble trait pour trait à notre histoire politique ! Sous les beaux dehors de la rime riche et de la plus stricte correction grammaticale, nos parnassiens ajoutent aux désordres du romantisme un malheur nouveau. Le mot, jusque-là asservi tout au moins à son sens, c'est-à-dire à un certain objet qu'il représentait, est désormais pris en lui-même, uniquement choyé pour sa valeur musicale, son coloris ou sa forme (4). De là l'indifférence des parnassiens au fond des sujets évoqués. Ces messieurs se contentaient d'assortir des mots à de certains thèmes, et l'essentiel était pour eux d'obtenir un assortiment réussi.

Je dis : l'essentiel. En fait, le caractère personnel de chaque poète devait l'emporter fréquemment sur la théorie commune. M. Sully Prudhomme se passionnait pour la sagesse, M. Coppée pour les aspects du pavé de Paris, M. de Heredia pour certains rêves héroïques de l'histoire espagnole, et, en l'absence d'une raison régulatrice, ces passions diverses pouvaient fournir un objet, un principe d'unité et de poésie. Verlaine trouva même, je vous l'ai dit cent fois, dans les accidents de sa pauvre vie et dans les aventures d'une âme ardente et plaintive, de quoi s'affranchir des plus mauvaises mœurs du Parnasse. L'histoire de Stéphane Mallarmé fut toute contraire : il était né le pur contraire de Verlaine.



STÉPHANE MALLARMÉ; dessin de Luque, (*Les Hommes d'aujourd'hui*, Vanier, édit.)

Mallarmé vécut et mourut parnassien, Mallarmé réalisa à la lettre toutes les idées du Parnasse, parce que nul poète (il mérite vraiment ce nom) ne naquit avec une imagination plus glacée. Lisez ceux-là de ses poèmes qui sont du domaine public et que l'on entend sans difficulté, soit *Le Guignon*, où les beaux vers abondent, mais d'un mouvement si pénible et si lent, soit la jolie *Apparition*, qui est partout citée :

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs  
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs  
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes  
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.  
C'était le jour béni de ton premier baiser.  
Ma songerie, aimant à me martyriser,  
S'enivrait savamment du parfum de tristesse  
Que même sans regret et sans déboire laisse  
La cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli.  
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli.  
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue  
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue,  
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté  
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté  
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées,  
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

Déjà ici, la fluidité prodigieuse des mots, c'est-à-dire des signes, contraste avec la lenteur de l'idée signifiée.

Mais quel lustre, quel poli d'améthyste ou d'agate fine montre

(4) « Le sens des mots est variable, relatif, transitoire ; il est de plus personnel. » Cette belle remarque faite à propos de M. Stéphane Mallarmé est d'un de ses disciples, parnassien lui aussi par l'origine et par le choix, M. Henri de Régnier. (*Revue de Paris* du 1<sup>er</sup> octobre 1893.)